

Les voyages du capitaine François (1775-1853)

Un dromadaire égyptien en retraite à Nantes

Au livre des records, notre voyageur obtiendrait un classement des plus honorables. Il a en effet parcouru dans son existence 47 035 kilomètres, mesurés en ligne droite et sans tenir compte des marches et contre-marches autour d'un lieu ; on est donc fondé à ajouter un bon tiers de kilomètres supplémentaires, ce qui porte le total à 62 714 kilomètres. Ne marchandons pas pour 300 kilomètres et allons jusqu'à 63 000, peut-être même un peu plus ! Soit au moins, une fois et demi le tour de la terre à l'Équateur !

Cet intrépide marcheur mourut à Nantes, le 3 avril 1853. Le 7 novembre de la même année, le conseil municipal de Nantes, présidé par son maire, Ferdinand Favre, décidait d'accorder la concession gratuite et perpétuelle de 1,68 m² de terrain au cimetière de Miséricorde, à Mme veuve François pour la sépulture de son mari. Le personnage qui justifiait cette libéralité était *un vénérable débris des armes impériales* qui laissait pour toute fortune *le souvenir d'une réputation sans tache et du patriotisme le plus élevé*. Des amis avaient essayé de réunir la somme nécessaire par souscription mais ils avaient été peu entendus et avaient dû lancer un appel à la générosité de la ville, le 30 juin 1853, rappelant que le capitaine François avait exercé la fonction de commandant des marins de la Garde nationale nantaise de 1832 à 1846. Les lecteurs du *Breton* avaient pu lire, les 4 et 5 avril 1853, une longue notice nécrologique (signée Ludovic Chapplain) retraçant la carrière du capitaine François (retraité avec le grade honoraire de chef de bataillon) qui était connu à Nantes sous le surnom de *Dromadaire égyptien*.

Il faut dire que la carrière de François (Charles-François de ses prénoms) est, sinon exceptionnelle, tout au moins exemplaire à un point presque incroyable. Il était né à Guinchy, près de Péronne, le 19 juin 1775 ; second des sept enfants de Jean-Baptiste-Joseph François, brigadier d'ordre dans les fermes et gabelles du roi, et de Marie-Louise

de l'Antenoy qui appartenait à une famille anciennement connue de Picardie. Volontaire en 1792, il participa à toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, servit ensuite la Restauration et ne déposa les armes qu'en 1824. Ou plutôt, on les lui retira des mains en le mettant à la retraite.

De tels états de service font penser au Flambeau d'Edmond Rostand, d'autant que, s'il n'était pas né de «papa breton», il l'était de «maman picarde» !

Il y eut certainement d'autres destins tout aussi extraordinaires qui nous sont restés inconnus. Mais notre héros prit au cours de ses campagnes des notes qu'il réussit à préserver et dès qu'il eut quelques loisirs, il rédigea un *journal*.

Celui-ci fut révélé au public par l'imprimeur et écrivain nantais, Camille Mellinet, qui en publia des extraits, de 1823 à 1825, sans nom d'auteur, en 23 livraisons du *Lycée armoricain*, sous le titre : *Journal d'un officier français*.

Son nom fut alors révélé, ce qui lui valut une immense popularité et quelques honneurs locaux qui le décidèrent à s'installer à Nantes pour sa retraite.

Un projet de publier le *Journal* in extenso vint ensuite, en 1828. L'édition devait se faire par souscription (deux volumes in-8° de 600 pages, au prix de douze francs) ; le projet n'aboutit pas et, déçu sans doute, François cessa d'écrire en 1830. Après sa mort, sa veuve, retirée à Montaigu, vendit le manuscrit, en 1869, au docteur Charles Foulon qui avait connu l'auteur. Son fils, Joseph Foulon, s'en dessaisit au profit de Charles Grolleau qui le fit paraître en 1903, chez le libraire éditeur Charles Carrington, 13, faubourg Montmartre. Grolleau dut élaguer le texte, très considérable puisqu'il se composait d'environ deux mille pages, un tiers recopié du vivant de l'auteur et revu par lui, le reste de sa main. Ce manuscrit est aujourd'hui perdu mais son authenticité n'est pas douteuse ; l'édition de 1903 est restée unique jusqu'à 1984 où les éditions Tallandier en ont réalisé une réédition, conforme à l'original, avec une introduction critique de Jacques Jourquin, et limitée à 1500 exemplaires, ce qui reste relativement confidentiel.

Nous n'évoquerons ici la carrière de François que sous l'angle des voyages en envisageant :

- I - Les types du voyage
- II - Les moyens de locomotion et les ressources du voyageur
- III - Le souper, le gîte et ... le reste !
- IV - Les aspects touristiques et les risques

I - Les types de voyages

a) *Les voyages professionnels*

Ils débutèrent le 5 septembre 1792, à 7 heures du matin, sur la place de Grève où le 5^e bataillon des volontaires de Paris se forma. Le jeune François qui se jugeait lui-même *volontaire, entêté, négligeant ses devoirs et fort épris de choses extraordinaires* avait été conduit par son père à Paris, en 1789, pour y terminer des études jusque là assez négligées. Le moment était mal choisi et le jeune homme se lança *dans les cohues populaires du temps et y gagna le virus de la vie militaire.*

Trop jeune en 1790 (il avait quinze ans), il échoua à s'engager, bien qu'il se fût vieilli de deux ans. L'âge de l'enrôlement était alors à dix-huit ans ; en 1792, il fut abaissé à seize ans mais son dossier militaire répétera l'erreur et lui donnera toujours deux ans de plus que son âge réel. Mais, comme lui-même avait parfois tendance à se rajeunir, la moyenne se rétablit ! On le trouva cette fois *assez âgé et assez fort pour marcher à la gloire !*

A partir de là, d'interminables marches militaires le menèrent à l'armée du Nord, puis de Sambre-et-Meuse. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, participa à la campagne d'Égypte où il fut maréchal des logis du corps des Dromadaires créé par Bonaparte. Il fit ensuite les campagnes d'Austerlitz, Iéna, Friedland. De là, il servit en Espagne, suivit la campagne de Russie, revint en Allemagne ; si la campagne de France manque à son palmarès c'est qu'il resta bloqué au siège de Hambourg, mais il était à Waterloo (ou, plus exactement à Ligny), ce qui ne l'empêcha pas de servir ensuite la Restauration.

Le résumé que donne François de la veillée d'armes de la nuit du 4 au 5 septembre 1792 qui se passa à *courir, boire, chanter, aimer et pleurer* donne, si l'on y ajoute *combattre* une assez juste idée de l'emploi du temps de ces jeunes gens qui, pensant partir pour trois ou quatre mois, devinrent, pour la plupart, des voyageurs professionnels.

b) *Un voyage extraordinaire*

Il s'agit de l'expédition d'Égypte dont le but, lointain et inconnu, le séduisit dès l'abord. Il garda une fierté particulière d'avoir été choisi pour faire partie du corps des Dromadaires : 500 hommes pris dans l'élite de l'armée et qui servaient d'éclaireurs. Il en décrit avec soin l'uniforme de type oriental, comportant un turban blanc garni d'un panache de plumes d'autruches noires. C'est sous le surnom de «Dromadaire égyptien» qu'il connut la notoriété à Nantes.

La fin de ce voyage l'entraîna plus loin encore qu'il ne pensait. Au mois de mai 1801, par suite de l'attaque conjuguée des Anglais et des Turcs, la situation des Français devint désespérée. La défense du Caire ne pouvait plus être assurée faute de vivres, de munitions et d'argent. La pénurie était telle que, les caisses étant vides et les soldes impayées depuis cinq mois, les généraux, officiers supérieurs et administrateurs versèrent leurs épargnes dans la caisse de l'armée pour subvenir aux premiers besoins. François y alla, pour sa part, de 3 000 francs qu'il ne put jamais se faire rembourser *quoiqu'ayant demandé des renseignements jusqu'au ministère*. Bref, conclut-il avec laconisme et comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde, *il ne nous restait qu'à nous brûler la cervelle* ; la conclusion d'une capitulation devenait urgente à moins de se retirer dans la Haute-Égypte et d'y attendre des renforts en combattant à la manière des Mamelucks, solution assez hasardeuse. Le 20 juin 1801, le général Belliard réunit un conseil de guerre pour décider de la conduite à tenir. François en rapporte les diverses opinions avec une précision qui pourrait paraître suspecte s'il ne révélait en même temps ses sources : tout simplement les Dromadaires et les Guides de service au quartier général écoutaient aux portes, *impatiens* (on les comprend !) *de connaître leur sort*. La capitulation fut finalement décidée. François se trouva de l'escorte du capitaine Millet, envoyé en parlementaire auprès du quartier général anglais qui se trouvait à Embabeh sur la rive gauche du Nil.

Des Turcs attaquèrent l'escorte, le capitaine fut tué et, pendant qu'un détachement anglais faisait cesser le carnage, les Turcs se sauvèrent *en emportant plusieurs têtes* et entraînant trois hommes, dont François quelque peu blessé. Les Turcs le promènèrent jusqu'à Damas, où le 13 août, le pacha lui apprit le rembarquement de l'armée française. Il fut conduit à Alep où un émir, gouverneur et vice-roi du pachalik d'Andrinople, le prit à son service et, pendant vingt-et-un mois, l'entraîna à sa suite vers Bagdad, puis l'Arménie et la Géorgie pour revenir enfin à Damas, de là à Smyrne, puis Athènes et, enfin, Constantinople. L'émir avait promis de le placer comme officier de janissaires à cheval. Circulant librement dans Constantinople, il aurait pu se précipiter à l'ambassade de France, mais il n'en fit rien ! Il fréquentait toutefois des Européens dans le faubourg de Péra où l'on trouvait des cafés et toutes sortes de débits *tenus principalement par des Grecs, des Maugrebins (sic) et des Suisses* ; chez ces derniers on trouvait tout ce qu'on pouvait désirer. C'est là qu'il apprit, par un commis voyageur français, le projet de descente en Angleterre. Ne voulant pas manquer une si belle occasion de passer la Manche, il se fit alors rapatrier par le maréchal Sebastiani, ambassadeur de France.

N'ayant pu prendre de notes pendant son voyage, il avoue ne plus savoir très bien par où il est passé et n'a pas cherché, par la suite, à

préciser avec des cartes le pays traversé. *Je ne me souviens que de la beauté de son ciel*, écrit-il. Un rêve inoubliable, presque un mirage, voilà le souvenir qu'il voulut conserver de son aventure orientale.

c) Deux voyages pittoresques

Des trajets courts mais hauts en couleur ! En Espagne, il se trouva parmi les troupes comprises dans la capitulation de Bailen. Au mépris des termes de la capitulation qui prévoyait que ces troupes devaient être rembarquées, les Anglais les considérèrent comme des prisonniers de guerre et les enfermèrent sur des pontons, en rade de Cadix. Ces pontons étaient de véritables camps de concentration où les conditions de vie étaient atroces. François se trouva sur la *Vieille Castille* où s'entassaient près de 700 officiers de tous grades, des femmes et des enfants. Les prisonniers demeuraient parfois plusieurs jours sans vivres, sans eau, couverts de vermine, en proie à une étrange maladie qui *s'annonçait par un violent mal de tête, une faiblesse dans tous les membres suivis d'une fièvre délirante qui tenait de la folie* sous le coup de laquelle plusieurs prisonniers se jetèrent à l'eau ; les Espagnols envoyaient chaque jour une barque qui ramassait les morts. Pourtant les prisonniers ne se livraient pas sans trêve au désespoir. Un mois après leur enfermement, pour le dernier jour du Carnaval, ils improvisèrent une fête burlesque : *le bord n'offrait plus l'idée que d'une espèce de guinguette. Tel est le caractère français qui d'une prison affreuse peut faire, en un instant, un lieu de plaisir.*

Lorsqu'en février 1810, les Français se rapprochèrent de l'Andalousie, les Espagnols firent sauter les forts de Cadix et les malheureux restèrent trois jours sans vivres. Le 15 mai 1810, les Français assiégeant Cadix, les prisonniers imaginèrent de couper les câbles et de laisser dériver le ponton vers Cadix en profitant de la marée et du vent pour se faire recueillir par leurs compatriotes. Des cordes devaient permettre de manœuvrer le gouvernail, quelques sacs et couvertures cousus ensemble faisant office de voiles ; une nacelle de fortune, construite par quatre marins de la Garde devait servir de monture à un chef d'escadron de dragons (nommé Fressard) qui allait tenter d'arriver à terre pour prévenir les Français de la tentative. Cette première partie du programme s'exécuta sans trop de difficultés, le reste de l'opération dura à peu près 24 heures, fit 127 morts, les vaisseaux espagnols lâchant des bordées de mitraille sur le ponton dérivant et heurtant les vaisseaux qui se trouvaient sur son passage. Les survivants de cette manœuvre rocambolesque et désespérée furent sauvés.

Le second voyage pittoresque se situe en 1815, lors de la liquidation de l'armée impériale.

Le licenciement du régiment de François eut lieu à Saint-Flour et il fut chargé (comme membre du conseil d'administration) d'en convoier les débris jusqu'à Angoulême.

Ces débris se composaient d'un sergent (allemand), d'un tambour, de quatre enfants (dont deux demoiselles de 16 et 18 ans), d'un maître de musique et de sa femme (prussienne et jolie), de deux musiciens avec femmes et enfants, enfin de la cantinière de l'état-major avec ses deux enfants.

La scène est du 23 septembre 1815 et il faut lui laisser la parole : *je me rends au rendez-vous de départ ; là je trouve deux voitures chargées des archives du bataillon, des instruments de musique, d'une grosse caisse et de sept tambours, le drapeau, les haches des sapeurs, les femmes, les filles et enfants montés sur tous ces attirails militaires ; plusieurs de ces troupiers avaient des chiens, tous ces animaux réunis avaient un air à la fois triste et comique et j'en riais tout seul. En marche toutes ces femelles chantaient, se disputaient, se faisaient des reproches ; je leur recommandai la paix, et par suite, je profitai de l'occasion pour me distraire. Je m'appropriai les deux plus gentils troupiers avec lesquels je logeais et mangeais ; je vécus ainsi, militairement, pendant mon voyage de Saint-Flour à Angoulême. Cet espèce de chariot de Thespis qui, la représentation donnée au monde, reprend la route pour échouer dans une petite ville où les vieux comédiens sifflés vont ressasser leurs gloires passées, rejoint, en moins poétique, les phrases de Chateaubriand : *retomber de Bonaparte et de l'Empire à ce qui les a suivis, c'est tomber de la réalité dans le néant, du sommet d'une montagne dans un gouffre... l'âme manqua à l'univers nouveau sitôt que Bonaparte retira son souffle.**

d) *Les voyages alimentaires*

Il était écrit que François devait voyager jusqu'à la fin de ses jours.

Après des garnisons à Angoulême, Toulouse, Bourbon-Vendée, Nantes, Rennes, Dunkerque, c'est à Metz que l'atteignit en juillet 1824, le décret qui le mettait à la retraite comme chef de bataillon honoraire, après 31 ans, 10 mois, 25 jours de service actif et 24 campagnes.

Il choisit de se retirer à Nantes mais sa retraite (1 800 francs par an) ne lui permettait pas de faire vivre décemment son ménage (il s'était marié entre-temps). Il accepta de conduire des bateaux à vapeur sur la Loire entre Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire pour 1 200 francs, puis 1 500 francs par an, pour quinze jours de navigation par mois. Il trouva ce service *agréable mais monotone*. Faute de connaître exactement le nombre de voyages, le kilométrage en reste incertain ! C'est peut-être à ces occupations nautiques qu'il dû d'être élu à la tête des marins de la Garde nationale nantaise en 1831.

II - Les moyens de locomotion et les ressources du voyageur

On peut dire qu'il emprunta tous les moyens de locomotion disponibles : à pied, à cheval, en carriole, à dromadaire, à âne, en bateaux à voile, puis à vapeur.

La marche à pied restait le moyen de transport essentiel des troupes, avec des étapes de 50 à 70 kilomètres par jour. En Égypte, ce sont des marches de 6, 8, parfois 10 heures, suivies d'une halte de deux heures, tout en traînant à bras l'artillerie qui s'enlisait dans les sables.

Quant aux ressources, elles étaient fort aléatoires. Les volontaires de 92 recevaient 15 sous par jour qui n'étaient plus que 2 sous en 1795 et 8 francs en papier pour les officiers. De plus, les soldes étaient irrégulièrement payées et les hommes étaient à l'affût de petits profits.

Certains étaient tout à fait malhonnêtes, comme celui auquel se livra François, en juillet 1795, en Allemagne. Profitant de ses fonctions de sergent-fourrier, il s'associa à un adjoint-payeur divisionnaire ; les deux compères créaient des troupes isolées et des détachements auxquels ils faisaient attribuer du pain qu'ils revendaient à leur profit. Il se trouva ainsi riche de 300 francs en papier. Il prêtait aux officiers qui n'étaient pas dupes et s'accommodaient avec leur conscience en ne rendant pas cet argent mal gagné mais bon à prendre !

D'autres profits étaient plus inattendus. Pendant la campagne de Belgique, en 1794, les Anglais imaginèrent d'envoyer *du billon à l'effigie de la République* en guise de mitraille. Les soldats couraient dans la plaine *pour exciter l'ennemi à [les] mitrailler davantage* et ramassaient la monnaie ! François ramassa 287 pièces, mais il convient que *certaines reçurent des blessures très graves et ceux qui furent blessés de cette monnaie moururent presque tous.*

Au siège de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte s'avisa de faire ramasser, sous le feu des batteries, les boulets ennemis en les payant selon leur calibre (24 : 12 sols ; 12 : 18 sols ; 6 : 6 sols ; 4 : 4 sols). Le but du général était de recycler les munitions qui manquaient ; les soldats y voyaient le moyen de se procurer des vivres que les Druses vendaient très cher.

L'évasion des pontons lui valut des gratifications exceptionnelles : 200 francs du maréchal Soult, 400 francs du roi Joseph, qui, jointes à la demi-solde pour ses 22 mois de captivité, le fit riche de 1 600 francs, de quoi s'équiper en bourgeois et mener joyeuse vie à Paris !

III - Le souper, le gîte et ... le reste !

L'intendance, c'est bien connu, ne suivait pas ou suivait mal. François note le 4 novembre 1794 : *nous n'étions couverts que de nos victoires et nous mourions de faim, couchés dans des marais*. Les nourritures de rencontre exigeaient des estomacs à toute épreuve. En Belgique, ils faisaient la chasse aux bœufs pour vivre, faisant brûler la graisse pour faire cuire la viande. Le 19 juin 1796, il mentionne en Allemagne, la distribution d'un pain pour six hommes, la première depuis le 29 mai !

Le pillage était la conséquence de cette pénurie et les bombances occasionnelles sont soigneusement notées : huit cents hommes, cantonnés près de Louvain, dans une ferme renfermant d'immenses troupeaux, consommaient chaque jour une vache, trois à quatre veaux, huit à dix moutons, le tout arrosé d'au moins dix barriques de bière.

En janvier 1794, la division Bonnaud cantonnait à Gand ; le général était logé dans le château de l'évêque qui avait une bonne cave. Le général eut l'attention d'en faire distribuer deux bouteilles par hommes qu'ils burent à sa santé et à celle de la République ! *Ces vins, ajoute-t-il, joints à une nourriture abondante que nous nous procurions de force chez les habitants, nous ont fait passer dans la joie notre séjour près de la ville*. Celle des habitants dut être moins vive !

Que dire de l'expédition d'Égypte où la légèreté de la préparation fait frémir et frôle l'inconscience.

Du café au lait de chèvre, assaisonné d'eau de vie qui lui fut offert au Caire ne le rebuta pas. Pour la campagne de Syrie : *nous marchions, ironise-t-il, comme Jésus-Christ et ses apôtres, sans aucune provision*. Sans boisson non plus. Les soldats avaient bien reçu l'ordre de se pourvoir de bidons et de bouteilles mais l'ordre fut donné trop tard et peu de soldats avaient des bidons. Chacun était pourvu d'un chalumeau pour boire aux outres que portaient les chameaux, eau qui devint vite sale *comme l'eau d'un baquet de savetier*, mais qu'on buvait ! Les soldats improvisèrent des outres avec des boyaux de moutons et de chèvres, sommairement nettoyés, qu'ils portaient en sautoir. Le résultat fut décevant.

Épuisés les quatre jours de vivres en biscuit, les hommes cherchèrent tout ce qui pouvait être comestible. Ils eurent l'idée, au hasard des points d'eau, de couper des palmiers : *ils les fendent et trouvent de la sève tendre... ressemblant pour le goût à l'amande et à la noisette*. Il semble donc que ce soit l'armée d'Égypte qui ait découvert les vertus gastronomiques du cœur de palmier.

Lorsqu'en février 1810 les prisonniers des pontons de Cadix restèrent trois jours sans vivres, ils mangèrent trois chiens qui étaient à bord. François raconte qu'un marin, venu à la nage d'un autre ponton, leur dit qu'il y avait à

leur bord huit nègres qu'ils se disposaient à égorger le lendemain. Les libérateurs du genre humain n'étaient pas obsédés par le racisme ! Il faut dire qu'ils restèrent sur ces pontons du 26 janvier 1809 au 15 mai 1810 et le miracle est qu'ils aient encore conservé quelques sentiments humains !

Ce qui n'empêche pas notre capitaine de faire la fine bouche sur les auberges espagnoles : *un voyageur en arrivant à son gîte, doit s'informer du logement, du boucher, du boulanger, marchand de vin, etc... et quand, il a ses provisions, il trouve difficilement à les faire cuire à son hôtel que l'on nomme posada ; s'il ne s'est pas précautionné d'une couche, il ne trouve qu'une chambre nue, couverte d'une natte très sale, sur laquelle il peut en liberté se coucher en long ou en large ; on lui fait payer aussi le bruit qu'il peut faire, même le souffle qu'il respire.* Quand les va-nu-pieds de la gloire allaient par hasard à l'hôtel, ils exigeaient le confort.

Le dénuement culmina pendant la campagne de Russie. Citons, pour exemple, ce cosaque, horriblement blessé qui mangeait, comme un chien, dans le ventre d'un cheval mort. Ou bien ces blessés de Borodino, retrouvés morts au retour et dont plusieurs s'étaient mangé les bras ; un capitaine avait encore la bouche sur son bras, rongé jusqu'à l'os !

Les besoins communs rapprochaient souvent les combattants et François raconte, avec force détails, l'accord tacite (c'est le cas de le dire, puisqu'on ne se comprenait point) passé entre des cosaques et des chasseurs français pour aller déterrer et partager des pommes de terre polonaises.

A part les *posadas* espagnoles, le logement, généralement précaire est rarement évoqué.

Quant au reste..., François se dépeint comme un jeune soldat pas timide et fort entreprenant auprès des femmes qui aimaient les mains lestes des soldats français. *J'ai reçu bien des cadeaux de mes maîtresses que j'ai toutes trompées, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir des regrets en les quittant.* Il précise que celles-ci l'aimaient «assez», «bien» ou «sincèrement» et lui : «militairement».

Il eut cependant trois romans dans sa vie : l'un en 1795 où il aurait pu épouser une aimable hollandaise bien dotée, mais il ne put obtenir son congé et se refusa à désertier.

Au Caire notre dromadaire obtint à force d'argent une *petite demi-princesse* de 15 ans, fille d'une géorgienne concubine d'Effi-bey, qu'il entretenait à raison d'une piastre par jour et faisait servir par deux jeunes négresses esclaves. La belle Anif (tel était son nom) connu peut-être un sort tragique : *toute femme musulmane, écrit-il, reconnue comme ayant habité avec un infidèle est mise dans un sac de cuir cousu des deux bouts et lancé dans le Nil.*

Le troisième, à Rennes, en 1820, le conduisit au mariage. Elle avait 19 ans, lui 45 et était curieux *de connaître le premier baiser d'une femme*. Il ne semble pas avoir trouvé un grand bonheur dans cette union hâtivement conclue, ni aucun des avantages matériels trop superficiellement escomptés.

IV - Les aspects touristiques et les risques

On pourrait penser que ces voyageurs forcés ne se souciaient guère de tourisme. Eh bien, si ! Du moins quand la durée du séjour le leur permettait.

Ce fut évidemment l'Égypte qui se prêtait le plus aux observations et son séjour le marqua profondément. Il se montre soucieux de connaître en profondeur le pays. Il décrit les mœurs des habitants, leur misère. Les exactions commises par les Mamelucks lui donnaient le sentiment de continuer le combat pour la liberté.

Il se conduisit en parfait touriste aux pyramides, gravant son nom à la deuxième pyramide, à la date du 4 novembre 1798. Il fut flatté d'accompagner une expédition de savants en Haute-Égypte. Escortant, en qualité de Dromadaire, une caravane qui retournait vers le mont Sinaï, il en profita pour décrire avec soin les mœurs des chameliers.

Ne négligeons pas le tourisme sentimental que constituaient les amours *militaires* et qui formaient son jugement sur les populations. Il en arriva à cette conclusion : *j'ai pu réfléchir que partout les femmes sont faibles*. Il n'existait alors aucun institut de sondage pour lui faire observer que l'échantillon était trop étroitement choisi !

Les risques étaient évidemment énormes ; les blessures et les maladies étaient plus assurées que le pain quotidien.

François ne s'en tira pas trop mal. Il prit le parti *d'accueillir gaiement* les menaces de la peste en Égypte, ce qui, selon lui, constituait la meilleure prophylaxie.

Ne parlons pas des simples contusions. Les coups les plus sérieux furent, en Allemagne, une blessure au front qui lui abîma l'œil droit, bagatelle dont il se remit vite. À Saint-Jean-d'Acre, cinq coups de sabre, de deux à trois pouces de longueur, au bras et à la tête, lui décollèrent la peau du front, plus un éclat de bombe qui lui cassa le bras gauche ; pour se remettre il fit le terrible voyage de retour de Syrie en Égypte et arriva au Caire ses blessures à la tête cicatrisées. En Espagne, il fut sérieusement atteint d'une balle à l'aîne droite qui lui traversa la cuisse lors de la bataille de Baylen ; ramassé le lendemain seulement après avoir été complètement dépouillé par des paysans, il se trouvait *dans un état désespérant*, il avoue

avoir beaucoup souffert et eu la fièvre pendant onze jours. Pour convalescence, on se souvient que les Anglais lui offrirent le séjour des pontons de Cadix. Il fut blessé deux fois en Russie, dont une fois à Borodino, ce qui, à peine pansé, ne l'empêcha pas de retourner au combat : *ma blessure n'est rien*, dit-il à ses hommes, *je veux partager votre gloire*. Il fit, comme tout le monde, la retraite à pied, portant sur ses épaules l'aigle de bronze du régiment, passage de la Bérésina compris. Arrivé à Mayence, ses blessures étaient tout de même en mauvais état ; le chirurgien-major lui ordonna un régime et du repos *que je suivis plus ou moins, n'étant pas malade de corps ni d'âme*. Il dut cependant, demeurer à Mayence pendant toute la campagne d'Allemagne ; il s'y occupa galamment jusqu'en juillet 1813 ; alors le dépôt et son *Amarante* l'ennuyant, il se trouva *assez de jambe* pour suivre son bataillon dans la direction de Hambourg.

Il dut pourtant renoncer à ses fonctions dans la Garde nationale nantaise en 1846 à cause de son état de santé. La lettre par laquelle Fabien Jalabert sollicitait une concession au cimetière précise qu'il était *menacé souvent de périr par suite d'hémorragies fréquentes provenant de blessures graves qui n'ont jamais guéri radicalement*, mais qui ne l'empêchèrent pas, cependant, d'atteindre l'âge de 78 ans !

*

**

Somme toute, on peut avancer que la liberté et Napoléon réunis ont été les plus formidables entrepreneurs de voyages inorganisés ! Sauf en ce qui concerne le but à atteindre. Leurs voyageurs devaient faire preuve d'une santé exceptionnelle et d'un moral d'acier. Si la première devait tout au hasard, de quoi le second était-il fait ?

Ma devise, écrit François, *a toujours été : oublier le passé, vivre du présent sans penser à l'avenir. Je pensais que mon état peut supprimer les jouissances d'un jour à l'autre.*

Insouciance donc, et il insiste à plusieurs reprises sur cet aspect de son caractère, mais pas inconscience. La volonté d'oubli est d'ailleurs démentie par l'habitude de prendre des notes (partagée, dit-il, par d'autres camarades). Il écrit aussi : *ceux qui comme moi ont fait la campagne d'Égypte et de Syrie n'en pourront jamais oublier les misères*. Et quand on a marché deux jours, prisonnier des Turcs, avec suspendues autour du cou par une corde qui leur traversait les joues, les têtes de deux camarades qui venaient d'être tués, il ne doit pas être aisé d'en perdre le souvenir ! A ce propos, il se borne à noter : *tu as toujours aimé ce qui est extraordinaire mais tu es peut-être trop bien servi*. Il s'agissait donc d'une philosophie et l'oubli n'allait sûrement pas sans un effort de volonté.

La clef du personnage est certainement à chercher dans cet amour de l'extraordinaire joint à un goût certain de la bataille où la violence était sublimée et justifiée par le patriotisme et par la gloire.

La gloire devint pour ces très jeunes gens, comme une drogue dont ils demeurèrent esclaves le reste de leur vie. Déjà romantiques sans le savoir, ils trouvèrent en Napoléon un maître capable de dépasser leurs rêves et ils en demeurèrent fascinés. Avoir eu vingt ans en Italie avec Bonaparte dut être inoubliable ; on s'explique alors qu'il ait pu tant leur demander et tout obtenir et cela jusqu'au terme de l'aventure.

A propos de la vénération dont l'image de saint Serge était l'objet de la part des troupes russes, il rapporte l'état d'esprit des Français : *nous, notre scapulaire était notre Empereur en qui nous avions toute confiance* et au plus fort de la retraite : *malgré ces maux épouvantables, la personne de l'Empereur ne cessait d'être considérée comme le Palladium qu'il fallait sauver à tout prix. Sa présence électrisait nos cœurs abattus et nous donnait encore un reste d'énergie. La vue de notre premier chef, marchant à pied au milieu de nous, partageant nos privations, provoquait par moments l'enthousiasme des jours de victoire.* Aussi, lorsque le 5 décembre à Smorgoni, l'armée apprit le départ précipité de l'empereur pour Paris : *cette nouvelle abattit le reste du courage de l'armée et les soldats furent tristes et perdirent tout espoir de revoir leur patrie... Plus de la moitié de ce qui restait de l'armée a succombé à cette époque.*

Mais quand cet amateur d'extraordinaire se contente d'un petit trois pièces au coin de la rue des Trois-Matelots et du Quai de la Fosse, qu'un de ceux qui avaient marché pieds nus et sans pain à la conquête de l'Europe se satisfait de parcourir les rives de la Loire entre Nantes et Paimbœuf, à 1 200 francs par an et trouve naturel de rentrer dans le rang, modeste et presque anonyme, cela s'appelle le courage !

Sa lettre de démission (citée par Jacques Jourquin et qui fut publiée dans le *National de l'Ouest*) en date du 2 octobre 1846 où il se qualifie lui-même de *vieux tronçon de la vieille armée*, déclare : *Si jamais l'indépendance du pays et les libertés publiques étaient menacées, vous me verriez me traîner au milieu de vous et me porter aux postes les plus périlleux, pour verser le reste de mon sang pour la gloire de notre belle France*». A propos de ses *Souvenirs*, il ajoute qu'il espère qu'ils sauront allumer dans le cœur des jeunes gens l'amour de la patrie et la haine des tyrans.

Courage, amour de la gloire, de l'indépendance, de la liberté, de la patrie et haine des tyrans, voilà ce qu'emportait dans son bagage le voyageur aux 63 000 kilomètres. Ce n'était pas ce qui pesait le plus lourd, mais c'était l'essentiel !

Thérèse ROUCHETTE
Présidente de la Société archéologique
et historique de Nantes et de Loire-Atlantique

RÉSUMÉ

La carrière d'un soldat de la Révolution et de l'Empire vue sous l'angle des voyages : les déplacements effectués, les incidents de parcours à travers lesquels se dessine le portrait du voyageur.

Le pianiste - compositeur
Henri Kowalski (1841-1916) :
un grand voyageur

Henri Kowalski ne pouvait cacher ses origines. Bien qu'il soit né à Paris en France, son père, Nicolas Adrien Kowalski, un officier qui combattit dans l'insurrection de 1831, avait dû s'exiler en Espagne et s'était fixé à Séville sous le nom de son frère Gabriel, également officier (1). Mais il est revenu par sa mère, Élisabeth de Wagon, née à Dijon le 25 avril 1812. Par son père, celui-ci était le descendant d'une famille d'officiers allemands liée à Dijon elle le savait bien ; par sa mère, elle appartenait à la Lorraine des Quarante, grande famille lorraine s'il en fut (2). C'est, d'ailleurs, au village de Saint-Simon, près de Dijon, que les parents d'Henri Kowalski se marièrent le 13 janvier 1835, mais c'est à Paris qu'il naquit le 1^{er} mai 1841 (3).

Enfance, le 22 septembre 1849 avec Marie Eloy, plus connue sous le nom de Louise Franck, une actrice qui joua au Théâtre des Variétés (1850-1857) et au Théâtre Royal (1857-63) et dont il eut une fille et sept enfants, dont le premier sur les bords de la Saône en effet, Marie Eloy était propriétaire depuis 1816 du château de Vascorheil en Flandre-sur-Saône, le domaine de prince Radziwili. Le domaine, plus connu sous le nom de La Motte, fut abandonné à l'arrivage de prince Radziwili en 1857. Le château de Vascorheil fut vendu comme bien national pendant l'occupation de la France par Napoléon, le 1^{er} avril 1807, et fut acheté par le prince Radziwili en 1816. Marie Eloy, une propriétaire de Vascorheil, était propriétaire de la Motte-sur-Saône. Cette propriété servit de base à Kowalski sa vie durant.

(1) Sur la carrière militaire polonoise dans les Cibles du Nord, 1813-1870, cf. *Annales de la Société de l'histoire de la France*, *Revue de la Société de l'histoire de la France*, publiées par la Société de l'histoire de la France, 1970, p. 15-21.

(2) Sur la famille de Wagon, voir par exemple les archives de la famille Kowalski (1841-1916), in *Revue de l'histoire de la France*, VII, 1981, p. 107-113.

(3) Sur la carrière de Kowalski, voir par exemple les archives de la famille Kowalski (1841-1916), in *Revue de l'histoire de la France*, VII, 1981, p. 107-113.